Document generated on 12/16/2024 7:12 a.m.

Liberté

Quatre poèmes

Jacques Lemaire

Volume 19, Number 2 (110), March–April 1977

URI: https://id.erudit.org/iderudit/30858ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lemaire, J. (1977). Quatre poèmes. *Liberté*, *19*(2), 46–49.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

quatre poèmes

GOUFFRE

Je tiens un gouffre dans la main.
Il brille comme le miroir noir de mes yeux.
Il frôle la pensée quand il pousse dans l'espace/ il rejoint mon corps quand l'aube venue je dois me l'enfoncer dans la gorge/ quand jusqu'à son souvenir doit s'étouffer lentement au sol.

Lorsqu'aujourd'hui mon bras changé en cristaux de lumière s'abat sur la tête de l'abîme, des craintes ricanent dans mon cerveau : comment vaincre les angoisses glacées du soir ? Comment. Par où échapper aux loups ? Par où.

Pourtant, je suis prêt à la lutte.
Pourtant, je me prépare à explorer les zones les plus profondes du plus large vertige : le gouffre vide comme le vent. Le gouffre.

LUTTERAIS-JE SEUL CONTRE TOUTES LES ARMES ?

D'un soleil coupé au fil du sang
mon enfance invente la vie.
D'une neige sale de vents
mes mains fondent une dune aux larges rayons clairs :
magicien, lutterais-je seul contre toutes les armes ?
Tous les pas autour de la lumière.
Tous les déserts, toutes les eaux.
Contre toutes mes voix effarées...

Je ronge l'air du jour.

Reprendre un au-delà noir — fabuleux domaine au ciel insondable, solitaire dans les marées folles du ciel — des épouvantes mènent de longs cris voraces de haines et de chaos et de peurs. Le sol cogne sa peur. La peur qui charge ses vagues sur mes tempes. La peur qui vibre ! La peur merveilleuse qui s'abat en vrombissant au milieu de mes fracas ! La peur qui incise le feu de la douleur.

ROUGE

Le rouge transperce la vie jusqu'à l'éternité.
Les fétiches sont rouges, furieux.
Le rouge : une flambée de vie et de mort.

Le feu s'incarne dans le cristal pur :
Dédale écarlate des coups de ma rage/ Puissance haute et sacrée de nos haines/ Le feu qui engouffre des rêves dans sa musique lente et triste :

« Saison rongée de pluies
embrasées,
enflammées,
flamboyantes comme les cendres.
Saison d'aiguille fine
comme le flux sec et dur
du cauchemar. »

DERNIERS PAYS

On parle de légendes et de campagnes ; de villes ne tenant qu'à être détruites ; d'un flot, du ciel qui enserre la cervelle :

« Des vagues de fièvres
tel un cri sourd, assommé/

Un craquement suivi d'une charge d'aiguilles courant en ma chair noire/ Toujours. En vagues... en vagues/

Insensé, le mal se calme... ne tue plus qu'en esprit : je vois des trombes, des bêtes lancées sur une bande d'enfants.... des bêtes ! /

... Puis un murmure s'étend en moi : tranquille il se forge une violence qui lâche, coupe, hache tous les serrements que la vie a pu me jouer. »

Des gerbes d'ombres.

Des faubourgs, des buttes habitées par l'angoisse (belle comme un ami qui s'empoisonne calmement). L'angoisse fixe un songe :

« Quand la mort arrive, la nuit bleuit, engouffre nos têtes. »

JACQUES LEMAIRE